

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 97 (1952)
Heft: 1

Artikel: Le fonctionnement de l'armée rouge en 1951
Autor: Hart, M.E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-348467>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le fonctionnement de l'armée rouge en 1951

L'auteur de cette étude, divisée en 6 parties, est M. E. Hart, qui fut pendant la guerre 1939-1945 chroniqueur militaire du *Manchester Guardian*. Il a écrit plusieurs livres qui furent des succès en langue anglaise : *Landmarks of Modern Strategy*, *Hitler's Generals*, *Defence of the Middel East*.

La série entière va être publiée en Angleterre par le *Daily Telegraph*, qui demande une synchronisation absolue.

I. LE PERSONNEL DE L'ARMÉE ROUGE

Tout officier de l'Armée rouge commence sa carrière militaire tout jeune dans les écoles dites Souvarof ou écoles d'entraînement des cadets, dont la structure ressemble à celle du Collège militaire de la Flèche, ou à celle d'une Public School anglaise. Le cours de cet enseignement dure sept ans. Ensuite, le jeune enseigne passe devant l'un des spécialistes qui le dirige vers ce qu'on appelle le « Conseil d'aptitudes ». C'est là le carrefour qui déterminera son orientation. Cette Académie militaire à laquelle il accède désormais, fournira des cours séparés pour les officiers subalternes depuis longtemps mobilisés et qui désirent passer des examens les nommant à titre définitif ; il y a seize académies militaires. Deux d'entre elles, l'Académie des ingénieurs, et l'Académie d'artillerie, remontent au régime tsariste. D'autres, également bien connues sont l'Académie des ingénieurs d'électricité Boudienny

(signalisation, etc...) l'académie Zoukovski (Aviation militaire) et l'Académie Staline pour les armes motorisées (tanks).

L'état-major général reçoit ces officiers de l'Académie Frounze, la plus ancienne de ce genre qui est en fait l'école d'officiers d'état-major. A l'heure actuelle, l'U.R.S.S. souffre d'un manque considérable d'officiers d'état-major de grades moyens. Cette pénurie est si sensible que l'état-major a autorisé l'enrôlement de personnel féminin particulièrement pour servir auprès des états-major généraux dans les districts militaires de Sibérie. Là, en effet, on trouve un corps spécial d'officiers interprètes ayant rang de colonel et entièrement féminin. Ces officiers d'état-major féminin ont un grade régulier et bénéficient de tous les privilèges qui s'y trouvent attachés. Dans certains cas, il leur est permis de rester sur place, particulièrement si elles se marient dans ce district. C'est là où on assiste à une concession significative faite à la tradition militaire. Lorsque Staline ordonna que les officiers portent des épaulettes, il abolit également la manière révolutionnaire de s'adresser à un supérieur et qui était jusque-là « Tovaritch Kommandir » (camarade officier). L'officier est redevenu « Offizir » et le soldat « soldati ». Aucune violation n'est tolérée à ce nouvel ordre de choses et tout soldat qui y transgresserait est transféré immédiatement dans la « strafnia rota » ou compagnie de discipline, créée en 1942 et que tout soldat soviétique cherche à éviter.

En tout état de cause, le soldat russe ne bénéficie pas de la considération personnelle dont il profite soit aux Etats-Unis, soit même dans certains pays d'Europe occidentale. Il n'a en fait guère d'importance personnelle avant le grade de major. Pour accéder à cette position enviable, il dépend uniquement de sa capacité à être reçu aux examens spéciaux de commandement. D'ailleurs, il n'existe pour les officiers inférieurs au rang de major aucune fiche personnelle, ni au Département du personnel de l'Armée ni au G.Q.C.

Si curieux que cela puisse paraître dans cette Russie

entièrement dévouée au bonheur de l'homme de la rue, et où les relations de fraternité doivent être plus développées qu'ailleurs, les relations entre officiers et hommes de troupe ne sont pas très faciles dans l'armée rouge. Le langage de l'homme de troupe d'ailleurs, complique encore les choses, car il ne s'est pas beaucoup amélioré depuis l'époque tsariste ou même l'âge héroïque de l'armée rouge. Son vocabulaire englobe des termes courants plus quelques termes techniques et les communications avec les officiers sont donc considérablement dépendantes des sous-officiers tels que le Praporchki qui, lui, comprend ce que disent les soldats et une bonne part de ce que dit l'officier. Lorsque recrues ou réservistes rejoignent une unité, le Praporchki est indispensable pour la compréhension du début. Il arrive souvent que la réponse d'un homme à l'officier se borne à « tek-techno » et à « neekak niet » c'est-à-dire « oui, monsieur », « non, monsieur ». Le développement de l'amélioration de cette publication réglementaire parmi les soldats est laissé au commissaire politique en plus de ses fonctions d'éducateur politique.

La solde du soldat, du sous-officier et de l'officier en U.R. S.S., est à peu près l'égale de celle du militaire anglais. Mais l'assurance et les impôts sont payés par le gouvernement. Les officiers au-dessus du rang de major général reçoivent des primes et des facilités spéciales en plus de la solde régulière que perçoit le reste de l'armée. Un général reçoit 250 000 fr. par mois et un maréchal de 350 000 à 500 000 fr. suivant son ancienneté. Au centre social des officiers supérieurs de l'Armée rouge (Zik) dans le square de la commune à Moscou, les généraux peuvent vivre à peu de frais dans un luxe inconnu aujourd'hui en Europe occidentale. Des distractions de première classe leur sont fournies à l'Oubarnik-cinema. Bien que l'endroit ne vende pas de liqueurs, l'officier russe peut trouver des repas d'excellente qualité et une très bonne musique au restaurant bohémien de Koutznetski most. Quant au simple soldat, il est averti qu'il n'a à paraître dans aucun de ces endroits.

Les maréchaux de l'armée rouge reçoivent à leur nomination une décoration de diamants de plusieurs millions. Au théâtre de l'Armée rouge à Moscou, chacun d'entre eux a son nom inscrit sur une plaque d'or dans une loge privée, dont des officiers de rang inférieur peuvent cependant disposer cinq minutes avant le début de la représentation, mais pour un prix élevé. Il arrive que lorsque le maréchal brillant d'insignes pénètre dans sa loge pour s'asseoir devant la plaque d'or, il soit juste de retour d'une visite à cette section de l'Armée rouge connue comme « service de l'arrière » (fournitures et transports), et qu'il s'y soit rendu pour se plaindre que la moitié de ses divisions n'avait toujours pas reçu d'ustensiles de cuisine, c'est-à-dire une cuillère pour chaque homme et un chaudron de cuivre pour une patrouille.

La force numérique des formations de réserve de l'Armée rouge est énorme, mais il n'existe aucun organisme permettant d'effectuer rapidement une mobilisation logique et régulière de toute cette foule. C'est là que le fameux « ossoavischim » ou Société pour la défense de l'U.R.S.S., interviendra. Il s'agit d'une organisation semi-militaire, semi-communiste, qui prend en charge la plupart des civils sans entraînement et les entraîne à la préparation militaire. Ses dix millions de membres sont donc des soldats en puissance. Pendant la guerre existait avec un certain succès l'Opolchenia ou garde populaire, correspondant à la Home Guard anglaise. Le Gouvernement aujourd'hui s'occupe à la remettre sur pied pour cas d'urgence. Suivant les plans en cours tous les hommes de 16 à 60 ans, encore mobilisés, ainsi que toutes les femmes de 18 à 50 ans, seraient requis. Ces groupes de combat pour l'« auto-défense des civils » seraient répartis en formations par divisions ; cette garde populaire forme donc dans les plans le noyau d'une armée de guérillas extrêmement large et telle que celle qu'on vit opérer derrière les lignes allemandes pendant la dernière guerre.

II. LA BOMBE ATOMIQUE SOVIÉTIQUE

Avant les recherches théoriques sur la structure de l'atome qui se place vers 1940, la possibilité de trouver une source d'énergie dans la dissociation moléculaire avait fait en U.R.S.S., l'objet d'études beaucoup plus poussées qu'on ne le pense à l'extérieur.

Le Pr. Kapipza avait étudié la question en Angleterre avec Lord Rutherford, et son expérience avait permis au meilleur savant soviétique de cette branche, le Pr. Abram Fedorovitch Joffe, de pousser ses recherches à un point généralement ignoré. On ne savait pas qu'un cyclotron existait à Léninegrad lorsque les armées allemandes du maréchal Ritter von Leeb, assiégèrent la ville en 1941 et 42.

Le Pr. Joffe, âgé de 75 ans, membre honoraire de la Société de physique de Grande-Bretagne, se trouva aidé dans ses travaux d'une manière inattendue, lorsque le fameux savant allemand gagnant du Prix Nobel de physique, Gustave Hertz arriva en Russie. Immédiatement, il se mit à la disposition du gouvernement soviétique ainsi que ses meilleurs assistants, les professeurs Pose, Schmitt et Nye, et l'ancien chef des laboratoires de recherches de la Luftwaffe Manfred von Ardenne qui était également chef de la station expérimentale de Peenemünde sur la Baltique. Le professeur Hertz fut tué l'an dernier par suite d'une explosion qui se produisit dans une station expérimentale du Caucase.

Le gouvernement soviétique avait en effet réalisé très tôt l'importance primordiale de la question. Le chef des services de sécurité, le fameux Lavrenti Beria, chef de la N.K.V.D., s'absenta de manière prolongée pour étudier les problèmes de la production et du secret scientifique. Pendant son absence, il encouragea de manière délibérée toute rumeur tendant à faire croire qu'il avait été l'objet d'une épuration. En réalité, il avait reçu carte blanche pour son travail.

Comme fondations pour son travail, Beria avait les moyens suivants à sa disposition :

1° L'Institut de technique physique à Léninegrad dirigé par le professeur Laticheff.

2° L'Institut de rayons cosmiques du plateau de Pamir où l'Afganistan, les Indes, la Russie et le Tibet ont leurs intérêts stratégiques groupés dans une zone restreinte.

3° L'Institut de physique Lebedeff à Moscou, sous les ordres du professeur Vervoff.

4° Le Département ministériel de la recherche minérale et géologique, sous les ordres du professeur Smirnoff.

5° Les professeurs Joffe et Kapipza, assistés de leurs laboratoires et principalement des professeurs Skobeltzin, Khlovine, Zaitzeff et Soubotine. Ensuite, après 1945, le groupe composé de :

6° Le professeur Doepel, du laboratoire de physique de l'université allemande de Leipzig, le professeur Bewilogua, ancien membre du conseil des directeurs de l'Institut Kaiser Wilhelm à Berlin, auxquels vinrent se joindre Hertz, von Ardenne et les autres.

Beria ordonna qu'on exécute une complète décentralisation du travail et, comme nous le verrons, prit tout le temps qu'il fallait pour camoufler entièrement ces activités. Il y réussit au-delà de toute espérance. On donna la priorité numéro I au département du professeur Smirnoff qui eut accès à tous les secteurs relevant du gouvernement soviétique. Furent alors découverts les gisements d'uranium de thorium et de plutonium, suivants :

a) dans la République carélo-finnoise, au nord de Léninegrad, quelques dépôts de pechblende (uranium).

b) Dans la République d'Arménie au nord de Yerevan, capitale de cette république (uranium)

c) sur la rivière Fergana, au sud-est de l'Asie centrale (uranium). Notons que des travaux de prospection avaient

été entrepris dans cette zone longtemps avant que le problème atomique ne se pose de manière urgente.

d) à Tannu Tuva, dans la zone nord-ouest de la Mongolie extérieure (plutonium).

e) dans la République mongolo-bouriste à Gorodok, et à Tsakir tout près des frontières séparant cette république de la Mongolie extérieure (thorium).

f) dans la République du Khasakstan oriental entre Oust Kamingorsk et Leningorsk, sur la rivière Oulba (thorium).

g) dans le district de Tcheliabinsk, dans la zone orientale à peu près à l'endroit où convergent les chaînes de l'Oural centre et sud, c'est-à-dire dans le Sredni Oural et dans le Youzni Oural (plutonium).

h) près de Tachkent non loin du confluent des rivières Sirdaria et Tchirchik (plutonium).

Les équipes de géologues du professeur Smirnoff découvrirent de nombreux autres gisements, mais des difficultés de communications et la crainte de n'avoir qu'un rendement minime décidèrent le gouvernement soviétique à se limiter aux endroits précités. En outre, il se trouva bien entendu des centres miniers fort connus en Allemagne et en Tchécoslovaquie, maintenant sous contrôle soviétique.

Suivant cette politique de décentralisation, les étapes de la fabrication qui suivent l'extraction se trouvèrent menées de manière absolument distincte. On eut pour cela à surmonter des difficultés de transports, dont la plupart se produisirent en Sibérie, ce qui parfois empêcha le traitement du minerai de se produire tout à fait aussi loin des zones minières que Béria ne l'eût souhaité.

Le traitement se continue, pour les minerais extraits des zones sous paragraphes *e)*, *g)* et *h)*, dans le voisinage de Kantagi et d'Archisai, où les pentes sud-ouest de la chaîne du Krevet Kara Tau aboutissent, permettant au fameux chemin de fer Kursib de passer et par conséquent de résoudre

le problème du transport. Sous le nom de Sapoviednik, on a construit une importante station de recherches sur le plateau d'Oust Ourt, près du mont Karincharik. C'est là qu'une énorme région comprise entre la République d'Ousbekistan, la République turkmène et la mer Caspienne a été du jour au lendemain isolée du monde extérieur et constituée en zone militaire de première importance. La recherche et la production de cette zone s'occupent d'un type de bombe atomique connu en Russie sous le nom de « Forte ». C'est une production très lente à cause surtout des délais de transport excessifs découlant des ordres de Béria qui tient avant tout à une sécurité absolue.

Pour fournir les matériaux nécessaires aux stations de recherches et aux instituts de la Russie d'Europe, les districts (a et b) dépendent d'une usine de premier traitement située au lac Goktcha, dans le Caucase, puis d'une usine pour second traitement, sur le mont Alagorès en Arménie. C'est à ce dernier endroit que le professeur Hertz a trouvé la mort.

Une autre usine de traitement existe à Minuzinsk, en Sibérie; là travaillent presque exclusivement des prisonniers politiques condamnés à au moins 10 ans.

En dépit de tous les efforts que Béria porte à la décentralisation, on n'a pu éviter la création de ce Kombinat connu sous le nom d'une centrale de montage de la bombe atomique. Ce centre si primordialement important se trouve dans la partie orientale de la Russie d'Europe, à Sterlitamak, sur la rivière Belaya, à l'est de Kouibichef et au sud d'Oufa ? L'énergie industrielle et les autres nécessités de la production sont fournies par la zone industrielle de Magnitogorsk. Une ligne de chemin de fer résout les difficultés de transport, le reste de l'énergie nécessaire vient de centrales thermiques, que les champs pétrolifères près d'Ischimbai et de Zirgan ravitaillent en pétrole brut qu'on raffine sur place. Le groupe d'usines est très considérable, travailleurs et savants sont les uns comme les autres étroitement surveillés et ont interdiction de

sortir des limites de leur usine. Leurs vacances ont lieu dans le district montagneux qui leur est réservé dans l'Oural, mais il ne leur est pas permis de se rendre dans les grandes villes telle qu'Oufa, Magnitogorsk, Acha ou Zlatoust. Le principal embranchement de l'express Transsibérien, qui passe au nord de la ville, est spécialement surveillé dans toutes les stations où il s'arrête le long de la rivière Dema. Dans les zones les plus proches de Sterlitamak, des barbelés spéciaux et des barrages empêchent le passager trop curieux de l'express, de recueillir quelque information que ce soit, même en comptant les wagons de chemin de fer chargés de minerais et dirigés vers les usines où ils subiront le dernier traitement.

La station de recherches atomiques la plus proche de l'Europe occidentale se trouve à Mojaisk, ville célèbre par les combats qui s'y déroulèrent pendant la dernière guerre mondiale, à l'ouest de Moscou. Mais, à l'exception de l'Institut de Léninegrad et d'une petite usine située près du lac Ladoga, à la frontière finlandaise, aucun laboratoire, ni aucune usine de traitement atomique n'est autorisée à se créer à l'ouest de Mojaisk.

Il ne fait aucun doute que les activités du D^r Fuchs et du D^r Pontecorvo n'aient été les bienvenues dans les laboratoires soviétiques, mais ce qui leur a rendu encore de bien plus signalés services, encore qu'involontaires, furent certainement le « Rapport Smyth » ainsi qu'une publication officielle du gouvernement américain, sortie peu de jours après Hiroshima, et portant le nom de « l'énergie atomique dans le domaine militaire ». Il est assez curieux de constater que les hauts fonctionnaires soviétiques qui sont d'habitude hermétiques sur ce sujet admettent assez volontiers que ce rapport a fourni à l'URSS un appoint très considérable.

L'attitude du maréchal Staline à l'égard de la recherche atomique était celle d'un manque d'intérêt presque total jusqu'au jour où Béria a commencé à s'en occuper. Mais actuellement il suit avidement toutes les phases des expéri-

mentations et de la fabrication des bombes. Pour le lui permettre, une section spéciale des laboratoires soviétiques équivalente à la Commission de l'énergie atomique américaine passe son temps à récrire pour lui les rapports rédigés en termes scientifiques quasi impénétrables, pour en faire des « digest » qui sont soumis à Béria, lequel les remet à Staline. La recherche atomique et tous les travaux connexes sont affectés d'une priorité absolue, tant au point de vue matériel que financier avant même tout le reste des forces armées soviétiques. On estime qu'à la suite des travaux intensifs qui ont eu lieu, et de l'aide sans réserve que les ministères soviétiques de l'Industrie lourde et légère ont apporté à ces travaux, le gouvernement soviétique disposait à la fin de 1950, de vingt bombes fortes (uranium, plutonium), et de cent bombes faibles (thorium brevium). *(A suivre)*

M. E. HART
